



**CORPUS DE TEXTES POUR L'ATELIER DES DOCTORANT·E·S
DE LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE DE LITTÉRATURE GÉNÉRALE ET COMPARÉE**

**Littérature(s) comparée(s) : discipline ou méthode ?
Réflexions partagées**

Mercredi 3 avril 2024, 17h-19h, en ligne

Voici les cinq extraits de textes sur lesquels nous proposons de nous interroger collectivement lors de l'atelier du 3 avril :

p. 2 : **Elisabeth Rallo**, « **L'analogie : bilan théorique et perspective critiques** », in Pascal Dethurens, Olivier-Henri Bonnerot (dir.), *Fin d'un millénaire. Rayonnement de la littérature comparée*, Presses universitaires de Strasbourg, 2000, p. 51-58.

p. 3 : **William Marx**, *Vivre dans la bibliothèque du monde*, Leçons inaugurales du Collège de France, Fayard, 2020.

p. 3 : **William Marx**, « **Les bibliothèques possibles** », *Carnets*, Deuxième série, n°25 : *Comparer ou inventer ? Chemins de passage*, 2023.

p. 4 : **Susan Bassnett**, « **Reflections on Comparative Literature in the Twenty-First Century** », in *Comparative Critical Studies*, vol. 3, 1-2, 2006, p. 3-11.

p. 5 : **Tiphaine Samoyault**, « **Morts récentes & vies nouvelles de la littérature comparée** », *Acta fabula*, vol. 12, n° 5, « Le partage des disciplines », 2011.

- **Elisabeth Rallo**, « **L'analogie : bilan théorique et perspective critiques** », in Pascal Dethurens, Olivier-Henri Bonnerot (dir.), *Fin d'un millénaire. Rayonnement de la littérature comparée*, actes du colloque organisé du 25 au 27 novembre 1999 par le Centre de Recherche en Littérature Comparée de l'université Marc Bloch-Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, 2000, p. 51-58.

Le problème de « l'air de famille » concerne le premier chef la Littérature comparée : est-ce prouvé ? démontré ? repose-t-il sur quelque chose de commun, une catégorie supérieure qu'on peut identifier ? [...] Cela pose aussi la question des comparaisons de textes « incomparables », trop éloignés dans le temps, dans l'espace, de culture et de civilisations différentes, etc. [...]

L'analogie en rhétorique fournit en fait un point d'appui à la pensée créatrice. Il s'agit de dépasser l'analogie pour pouvoir conclure à une ressemblance, à la possibilité d'appliquer au thème comme au phore les mêmes concepts. On s'efforce de réunir thème et phore en un seul domaine d'investigation, en les rendant justiciables des mêmes méthodes. L'analogie est un chaînon dans le raisonnement inductif, elle sert de moyen d'invention plus que de moyen de preuve. Si elle est féconde, thème et phore sont transformés en exemples ou illustrations d'une loi plus générale, par rapport à laquelle les domaines du thème et du phore sont unifiés. Cette unification des domaines conduit à intégrer dans une même classe de relation celle qui unit les termes du phore et celle qui unit les termes du thème, lesquelles deviennent par rapport à cette classe, interchangeables : toute asymétrie a disparu. L'analogie peut disparaître par sa propre pertinence. On a tendance à penser l'analogie comme le résultat d'une découverte, observation de ce qui existe, alors qu'il s'agit le plus souvent du produit d'une création originale. Ce qui est de la plus grande importance pour les recherches comparatistes : non seulement cela justifie de comparer les textes reliés par des séries « courtes » [...] mais cela justifie aussi de comparer des textes incomparables, dans des séries « lâches », textes éloignés dans le temps et l'espace, textes qui ne répondent pas à des comparaisons fondées d'avance. La comparaison de l'incomparable se révélera féconde ou non, seul le résultat permettra de juger si l'analogie était pertinente.

- **William Marx**, *Vivre dans la bibliothèque du monde*, Leçons inaugurales du Collège de France, Fayard, 2020.

S'il y a une utilité institutionnelle des départements de littérature comparée, elle se situe bien là, dans cette garantie donnée à la liberté, celle de s'intéresser à toute la littérature, à toutes les littératures, ensemble ou séparément, et à tout ce qui y touche de près ou de loin, c'est-à-dire aux arts, à la religion, à la pensée, à tout ce qui compose une culture et définit une société. Il ne s'agit que d'user de cette liberté (p. 23).

Si la littérature comparée peut avoir une utilité, elle est justement de proposer une critique générale des canons et des corpus sur lesquels se fondent nos connaissances littéraires. Loin de faire table rase du passé, il convient au contraire d'analyser la façon dont se constitue ce passé – qu'il s'agisse du passé actuel, le nôtre, comme des passés antérieurs, relatifs à d'autres époques et d'autres lieux – afin de mettre en évidence les strates multiples et disparates dont se compose le corpus nommé *littérature* (p. 31).

On ne pose pas sans risque le problème de la littérature en tant que littérature, et si j'arrive ici avec plus de questions que de réponses, il ne faut pas s'en étonner : la littérature comparée – ou la lecture sans limites, par-delà la littérature – est d'abord une démarche interrogative. Si elle peut permettre de révoquer en doute des savoirs trop assurés, de perturber des habitudes trop ancrées, de déstabiliser des notions trop figées, ce sera à lui seul un bénéfice énorme et suffisant. Qu'elle se contente de proposer une leçon de prudence et de modestie face à l'immensité des savoirs mis en jeu et à la complexité et la diversité des corpus, ce sera déjà bien. Le comparatisme – et je terminerai par ces mots, Mesdames, Messieurs – le comparatisme est une inquiétude (pp. 63-64).

- **William Marx, « Les bibliothèques possibles », Carnets, Deuxième série, n°25 : Comparer ou inventer ? Chemins de passage, 2023 ; en ligne : <https://journals.openedition.org/carnets/14239>.**

L'extrait qui suit correspond à la conclusion de l'article, qui s'ouvre sur une invitation, « changeons les textes de bibliothèque, déplaçons les œuvres, insérons-les dans un autre contexte, posons-les sur une autre étagère mentale », et une affirmation : « L'expérience comparatiste consiste avant tout en un changement de bibliothèque. »

Les bibliothèques mentales nous enferment dans des ordres et des systèmes dont il est difficile de se débarrasser. Selon le cas, elles prennent le nom de tradition, de canon, de patrimoine, ou bien elles proviennent de simples habitudes individuelles.

Changer de bibliothèque mentale revient à changer notre lecture des œuvres elles-mêmes. Ce n'est pas la même œuvre en effet que nous lisons lorsque nous mettons en rapport Proust avec *La Princesse de Clèves* ou bien avec *L'Homme sans qualités*, dans la grande tradition française du roman psychologique et moral, d'une part, ou bien dans celle de la déconstruction moderniste du roman européen, d'autre part. L'œuvre singulière existe à peine par elle-même : elle se détache toujours sur un fond plus ou moins perceptible d'autres œuvres, d'autres textes, parmi lesquels elle fait sens et qui orientent notre compréhension. Elle se relie à un réseau de références plus ou moins conscientes, qui varient selon les cultures, les époques et les individus. [...]

Changer de bibliothèque mentale, changer de canon de référence, c'est, pour ainsi dire, changer l'œuvre que nous lisons, en changeant le sens et la valeur, mais aussi en orientant l'interprétation dans des directions nouvelles et inattendues. On devient comparatiste quand on se rend compte que l'œuvre étrangère prend pour soi une valeur inattendue, que le lecteur original ne connaît pas. On devient comparatiste quand on se rend compte que lire une œuvre dans un environnement différent de celui où elle a été créée enrichit votre vie, mais enrichit l'œuvre également. Le comparatisme est un faux-sens délibéré.

Comparer, c'est créer et recréer. C'est déplacer les livres, les changer d'étagères. Inventer des rapports qui n'avaient pas été prévus.

Tout est-il possible dans ce monde des possibles ? Oui, mais tout n'est pas également légitime. [...] Voilà pourquoi j'ai avancé la notion de *probibliothèque* pour désigner ces bibliothèques mentales d'œuvres qui peuvent être mises en relations les unes avec les autres

de façon plus ou moins probable, en faisant apparaître à chaque fois des possibles différents de l'œuvre. [...]

Extraire, intégrer, réintégrer : tels sont les gestes élémentaires par lesquels tout lecteur pratique les bibliothèques possibles et plus ou moins probables, et déploie la diversité des œuvres possibles à partir d'un même texte, en le changeant d'étagère mentale. Prendre conscience de ces bibliothèques invisibles, de ces bibliothèques de l'esprit, c'est rendre possible l'existence d'autres bibliothèques et donc multiplier les plaisirs de la littérature.

- **Susan Bassnett**, « **Reflections on Comparative Literature in the Twenty-First Century** », in *Comparative Critical Studies*, vol. 3, 1-2, 2006, p. 3-11.

[...] A new comparative literature will need to 'undermine and undo' the tendency of dominant cultures to appropriate emergent ones (Spivak, *Death*, p. 100), in other words it will need to move beyond the parameters of Western literatures and societies and reposition itself within a planetary context. The original enterprise of comparative literature, which sought to read literature transnationally in terms of themes, movements, genres, periods, *zeitgeist*, history of ideas is outdated and needs to be rethought in the light of writing being produced in emergent cultures. There is therefore a politicised dimension to comparative literature; Spivak proposes the idea of planetarity in opposition to globalisation, which she argues involves the imposition of the same values and system of exchange everywhere. [...]

For Spivak and Southern hemisphere scholars, the crucial issues of comparative literature are indeed politicised. In contrast, however, I believe that the crucial issues for European scholars are as much aesthetic as political. For we are undergoing a radical reassessment of what constitutes literary knowledge, as across Europe the academic curriculum is rewritten to accommodate a generation of students who can no longer access texts written before the Early Modern age. The disappearance of classical languages has been followed by the disappearance of medieval languages, so that emphasis increasingly falls on literature produced from the sixteenth century onwards. This will inevitably affect how we think about literary history, how we trace the emergence (and disappearance) of different themes, forms and genres over time. [...]

Neither comparative literature nor translation studies should be seen as a discipline: rather both are methods of approaching literature, ways of reading that are mutually beneficial. The crisis in comparative literature derived from excessive prescriptivism combined with distinctive culturally specific methodologies that could not be universally applicable or relevant. [...]

- **Tiphaine Samoyault**, « **Morts récentes & vies nouvelles de la littérature comparée** », *Acta fabula*, vol. 12, n° 5, « Le partage des disciplines », Mai 2011 ; en ligne : <https://www.fabula.org/revue/document6357.php>

La littérature n'est pas plus le produit déterminé ou logique d'une culture (ce qui en ferait l'illustration de celle-ci) qu'elle n'échappe totalement à son contexte linguistique, national et culturel au nom d'une idée générale et universalisante de Littérature (qui seule permettrait que l'on compare « quand même »). L'intérêt de la littérature comparée est de ne pas réduire cette diversité, de rapporter la littérature à la particularité d'une situation que l'on peut dire culturelle en pensant la culture comme l'articulation du langage, du politique et de l'art, ce qui implique évidemment d'éviter quelques écueils : de ne pas réduire le champ à un corpus de « great works » et de ne pas figer le concept de culture. C'est seulement en considérant que la littérature a pour fonction de déplacer la pensée de la culture, de faire bouger la culture elle-même qu'une étude « culturelle » de la littérature, attentive à des questions de langue et, à travers elles, de communauté, de peuple, de nation, se justifie. Ainsi comparer « quand même », comme on traduit « quand même », par delà tous les constats d'intraduisibilité, c'est tenir l'équilibre entre d'un côté, une singularité irréductible et de l'autre, une multiplicité tout aussi irréductible. C'est une idée qu'E. Apter développe à partir de G. Ch. Spivak et qui me paraît importante : le défi de la littérature comparée consiste aussi à considérer l'autre sans avoir peur de ne pas le comprendre, à substituer à l'impératif éthique un impératif traductif. Il ne faut pas avoir peur de mal traduire l'autre parce que cela devient vite une nouvelle frilosité : on justifierait aisément son monolinguisme et son repli en continuant d'affirmer que la poésie est intraduisible et en affirmant cela seulement¹. On peut tenir à la fois qu'elle est intraduisible et que c'est la raison même pour laquelle il faut la traduire.

¹ « The challenge of Comp Lit is to balance the "singularity" of untranslatable alterity against the need to translate *quand même*. For if translation failure is readily acceded to, it becomes an all-purpose expedient for staying narrowly within one's own monolingual universe. A new parochialism results, sanctioned by false pieties about not wanting to "mistranslate" the other. » Emily Apter, « "Je ne crois pas beaucoup à la littérature comparée". Universal Poetics and Postcolonial Comparatism », in Haun Saussy (dir.), *Comparative Literature in an Age of Globalization*, Baltimore, The Johns Hopkins University Press, 2006, p. 60.